

DIEU ET L'ÉTAT

Quatrième et cinquième parties: «LA RELIGION, SOURCE D'INHUMANITÉ» et «UN DIEU NE PEUT PAS ÊTRE L'EXPRESSION DE L'HUMANITÉ» (*)

Est-il besoin de rappeler combien et comment les religions abêtissent et corrompent les peuples? Elles tuent en eux la raison, le principal instrument de l'émancipation humaine, et les réduisent à l'imbécillité, condition essentielle de l'esclavage. Elles déshonorent le travail humain et en font un signe et une source de servitude. Elles tuent la notion et le sentiment de la justice humaine, faisant toujours pencher la balance du côté des coquins triomphants, objets privilégiés de la grâce divine. Elles tuent la fierté et la dignité humaines, ne protégeant que les rampants et les humbles. Elles étouffent dans le cœur des peuples tout sentiment de fraternité humaine, en le remplissant de cruauté.

Toutes les religions sont cruelles, toutes sont fondées sur le sang; car toutes reposent principalement sur l'idée de sacrifice, c'est-à-dire, sur l'immolation perpétuelle de l'humanité à l'insatiable vengeance de la divinité. Dans ce sanglant mystère, l'homme est toujours la victime, et le prêtre, homme aussi, mais homme privilégié par la grâce, est le divin bourreau. Cela nous explique pourquoi les prêtres de toutes les religions, les meilleurs, les plus humains, les plus doux, ont presque toujours dans le fond de leur cœur, - et, sinon dans le cœur, dans leur imagination, dans l'esprit, - quelque chose de cruel et de sanguinaire.

Tout cela, nos illustres idéalistes contemporains le savent mieux que personne. Ce sont des hommes savants qui connaissent leur histoire par cœur; et comme ils sont en même temps des hommes vivants, de grandes âmes pénétrées d'un amour sincère et profond pour le bien de Humanité, ils ont maudit et flétri tous ces méfaits, tous ces crimes de la religion avec une éloquence sans pareille. Ils repoussent avec indignation toute solidarité avec le Dieu des religions positives et avec ses représentants passés et présents sur la terre.

Le Dieu qu'ils adorent, ou qu'ils croient adorer, se distingue précisément des dieux réels de l'histoire, en ce qu'il n'est pas du tout un Dieu positif, déterminé de quelle manière que ce soit, théologiquement, ou même métaphysiquement. Ce n'est ni l'Être suprême de Robespierre et de J.-J. Rousseau, ni le dieu panthéiste de Spinoza, ni même le dieu, à la fois innocent, transcendant et très équivoque, de Hegel. Ils prennent bien garde de lui donner une détermination positive quelconque, sentant fort bien que toute détermination le soumettrait à l'action dissolvante de la critique. Ils ne diront pas de lui s'il est un dieu personnel ou impersonnel, s'il a créé, s'il n'a pas créé le monde; ils ne parleront même pas de sa divine providence. Tout cela pourrait le compromettre. Ils se contenteront de dire: *Dieu*, et rien de plus. Mais alors qu'est-ce que leur dieu? Ce n'est pas même une idée, c'est une aspiration.

C'est le nom générique de tout ce qui paraît grand, bon, beau, noble, humain. Mais pourquoi ne disent-ils pas alors: l'homme? Ah! c'est que le roi Guillaume de Prusse et Napoléon III, et tous leurs pareils sont également des hommes: et voilà ce qui les embarrasse beaucoup. L'humanité réelle nous présente l'assemblage de tout ce qu'il y a de plus vil et de plus monstrueux dans le monde. Comment s'en tirer? Alors ils appellent l'un, divin, et l'autre, bestial, en se représentant la divinité et l'animalité comme deux pôles entre lesquels ils placent l'humanité. Ils ne veulent ou ne peuvent pas comprendre que ces trois termes n'en forment qu'un, et que si on les sépare, on les détruit.

Ils ne sont pas forts sur la logique, et on dirait qu'ils la méprisent. C'est là ce qui les distingue des métaphysiciens panthéistes et déistes, et ce qui imprime à leurs idées le caractère d'un idéalisme pratique, puisant ses inspirations beaucoup moins dans le développement sévère d'une pensée, que dans les expé-

(*) Titres de ces parties choisis par *Anti.mythes*.

riences, je dirai presque dans les émotions, tant historiques et collectives, qu'individuelles, de la vie. Cela donne à leur propagande une apparence de richesse et de puissance vitale, mais une apparence seulement; car la vie elle-même devient stérile, lorsqu'elle est paralysée par une contradiction logique.

Cette contradiction est celle-ci: *Ils veulent Dieu et ils veulent l'humanité*. Ils s'obstinent à mettre ensemble deux termes qui, une fois séparés, ne peuvent plus se rencontrer que pour s'entre-détruire. Ils disent d'une seule haleine: *Dieu et la liberté de l'homme, Dieu et la dignité, la justice, l'égalité, la fraternité, la prospérité des hommes*, - sans se soucier de la logique fatale, en vertu de laquelle, si Dieu existe, tout cela est condamné à ne pas exister. Car si Dieu est, il est nécessairement le maître éternel, suprême, absolu, et si ce maître existe, l'homme est esclave; or s'il est esclave, il n'y a ni justice, ni égalité, ni fraternité, ni prospérité possible. Ils auront beau, contrairement au bon sens et à toutes les expériences de l'histoire, se représenter leur Dieu animé du plus tendre amour pour la liberté humaine: un maître, quoi qu'il fasse et quelque libéral qu'il veuille se montrer, n'en reste pas moins toujours un maître, son existence implique nécessairement l'esclavage de tout ce qui se trouve au-dessous de lui. Donc, si Dieu existait, il n'y aurait pour lui qu'un seul moyen de servir la liberté humaine; ce serait de cesser d'exister.

Amoureux et jaloux de la liberté humaine et la considérant comme la condition absolue de tout ce que nous adorons et respectons dans l'humanité, je retourne la phrase de Voltaire, et je dis que, *si Dieu existait, il faudrait l'abolir*.

Michel BAKOUNINE.
